

Hassan GOULIYEV

Docteur ès Histoire, professeur

L'INVITÉ, UNE PERSONNE SACRÉE

Que savons-nous de l'hospitalité azerbaïdjanaise ?

LES RÈGLES D'HOSPITALITÉ, LORS DE L'ACCUEIL DES INVITÉS OU DE VISITES AMICALES, ONT DES RACINES HISTORIQUES ET CULTURELLES TRÈS PROFONDES, DONNANT LIEU À DES RITES SOCIAUX PROPRES À CHAQUE PEUPLE.

Elles remontent à l'époque de nos sociétés primitives où l'on donnait un abri aux personnes égarés ou à ceux qui voyageaient. De même qu'en Grèce, à l'époque d'Homère, tous les visiteurs étaient placés sous la garde de Zeus (Grande Encyclopédie. - CPb., 1902, tome VII). En ce temps, la communication entre les tribus n'était pas établie. Ainsi, l'accueil des étrangers se faisait avec beaucoup de respect, car ils permettaient la circulation des informations. Dans certains pays comme au Daguestan, dans

le Caucase du nord, en Syrie et dans les pays arabes, l'hospitalité était tellement importante, que même la venue d'un ennemi juré se déroulait selon les mêmes coutumes, sans que sa vie soit menacée. (Rituels hospitaliers chez les peuples - voir : Guliyev G. A. L'invité et l'hospitalité. - revue «Sciences et vie», 1971, n° 4).

Aujourd'hui, les Azerbaïdjanais respectent encore ces traditions. **Les premiers témoignages écrits se rapportant à ces coutumes se trouvent certainement dans les**

aventures héroïques de «Dédé Korkut» : «Une maison sans invités s'écroule.» «Qonağı gəlməyənlər yıxılsa eyy» (Les paroles de la sagesse. -Bakou, 1979). Des œuvres littéraires du XII siècle, comme celles du grand poète Nizami, notamment «Iskendernamé», constituent d'autres sources. Il y raconte l'accueil d'Iskender au palais de Nuchabé à Berdé, décrivant les festivités organisées en son honneur. (voir: Nizami GUENDJEVI. – Iskendernamé.- Bakou, 1983). **De même, trouve-t-on dans l'œuvre de**





Fizouli, au XVI siècle, cette déclaration : «Qu'un turc, un arabe ou un hétérodoxe vienne à ma table ne fera aucune différence.» («Süfrəmə hər bir qonaq gəlsə xəcalət çəkmərəm, fərqi yox, ya türk gəlsin, ya ərəb, ya əcəm.»). (Les paroles de la sagesse. -Bakou, 1979).

Ainsi, attribut-on aux Azerbaïdjanais des qualités de diligence, de prévenance, de courtoisie à l'égard de leurs invités. L'hospitalité azérie était même très réputée en son temps, au Proche Orient et en Russie. Pour preuve, l'accueil de Pierre I à Derbent, du kniaz Dolgoroukov à Bakou et à Salyan, du gouverneur militaire de la ville de Chamakhi à Choucha, de Bestujev à Guba, de M. Y. Lermontov à Goussar et de I. Beryozin, professeur de l'université de Kazanskiy, chez A. Bakixanov, sont des événements célèbres, relatés dans plusieurs ouvrages. L'un des exemples les plus célèbres de cette hospitalité azérie, est l'accueil, au XVI siècle, des missionnaires anglais Antony Djenkinson et Olkoka, en voyage dans la région pour affaire, par Abdullah khan, gouverneur de la province (bəylərbəyi) de Chamakhi. Voilà ce qu'écrivait Djenkinson:

«Alors que l'heure du repas approchait, la table était dressée à l'aide de nappes posées à même le sol, sur lesquelles étaient servies pas moins de 140 plats différents; à

la fin du repas, au dessert, le festin se poursuivait avec la disposition, sur de nouvelles nappes, d'autant de plats différents.» (Les récits des voyageurs sur l'Azerbaïdjan. - Bakou, 1961, tome 1).

En 1684, le savant allemand Kämpfer lors de son voyage en Azerbaïdjan, alors qu'il visitait le Temple des Adorateurs du Feu à Surakhani, avait été invité chez les habitants du village de Bina. Voilà comment il décrivait cette rencontre: «Le soir, nous avons profité de l'accueil et de l'hospitalité du village voisin du nom de Bonna (V. M. Sisoyev suppose que c'est le village de Bina d'aujourd'hui). Des habitants hilares et joyeux nous ont accueillis chez eux, le sol couvert de tapis. Ceux-ci ne nous ont pas laissés passer la nuit parmi les meneurs de troupeaux, à notre caravansérail, lequel était jugé trop sale. (pour les détails voir V. M. Sisoyev «La population turques en Azerbaïdjan au XVII siècle.» - Bakou, 1926).» De même au XIX siècle, après l'union de l'Azerbaïdjan et de la Russie, de nombreux fonctionnaires russes, en poste dans le pays, témoignaient de la richesse des coutumes et des

«ALORS QUE L'HEURE DU REPAS APPROCHAIT, LA TABLE ÉTAIT DRESSÉE À L'AIDE DE NAPPES POSÉES À MÊMES LE SOL, SUR LESQUELLES ÉTAIENT SERVIES PAS MOINS DE 140 PLATS DIFFÉRENTS; À LA FIN DU REPAS, AU DESSERT, LE FESTIN SE POURSUIVAIT AVEC LA DISPOSITION, SUR DE NOUVELLES NAPPES, D'AUTANT DE PLATS DIFFÉRENTS.»

traditions locales, notamment quant à l'hospitalité du peuple azerbaïdjanais. Dans un document d'archives, datant de 1832, on trouve cette description de la province de Gouba par F. L. Chnitnikova : «Loué soit le caractère des habitants de la province de Gouba, leur observation stricte de la doctrine religieuse, leur sens de l'hospitalité, la protection qu'ils offrent aux persécutés, en proie à la répression.» (Histoire, géographie et ethnographie du Daguestan XVIII – XIX siècles. – M., 1958).

D'autres textes au sujet de la province de Chirvan soulignent que: **«L'hospitalité chez les Tatars 'Azerbaïdjanais' est sacrée. Chacun considère comme étant un devoir, le fait d'accueillir les invités de la meilleure façon possible.»** (ORBZK, 1836, IV partie). On pourra lire également le portrait détaillé de la population d'Apchéron, dans les années 40, fait par le professeur I. Berezin de l'Université Kazan, en visite à Buzovna, un des villages autour de Bakou. (Berezin I. «Le voyage au Daguestan et en Transcaucasie», Kazan, 1850, I partie). Dans la première partie du XIX siècle, les œuvres du poète satirique G. Zakir regorgent tout autant de témoignages détaillés au sujet de l'hospitalité des azerbaïdjanais (Gassim bey Zakir, Les ouvrages - Bakou, 1964). Par l'exemple l'un de ses poèmes:

**Je peux me passer de riz et de
beurre,
Tout ce que j'ai, je l'offrirai aux
invités !
Pour dormir j'ai une chambre
confortable,
J'ai autant de riz pilaf qu'ils
voudront manger.**

D'autres descriptions de l'accueil des invités sont tout aussi dignes



d'intérêt. Notamment, au milieu du XIX siècle, l'hospitalité de Mahmoud Bey de Chamakhi envers Alexandre Dumas, le grand écrivain français. Ce dernier écrit que la maison de Mahmoud Bey n'était pas semblable à celles de Derbent et de Tiflis. Elle était dotée d'une beauté particulière. Le salon, décoré à l'orientale, était si beau qu'il était difficile de le décrire. (Voir 'Alexandre Dumas et l'Azerbaïdjan' dans le journal «La littérature et l'art», 1984, le 8 juillet).

Selon des sources ethnographiques, une des caractéristiques de l'hospitalité azerbaïdjanaise est le linge de maison qu'on trouve dans chaque foyer. Pour preuve, cette source datant du début du XIX siècle: «Chez les riches, les plafonds sont en poutre apparente et peinte, les murs sont recouverts de motifs floraux colorés. Mais la vraie richesse se voit aux oreillers de plumes, en soie brodée de fleurs dorées que l'on donne aux invités.» (ORBZK, 1936, IV

partie). Ou encore: **«Les Mahométans (musulmans) répondent sans faille à toutes les exigences d'une hospitalité fastueuse et heureuse, affirmant que cela est nécessaire.»** (Russie pittoresque, IX partie). On peut évoquer également les abris bâtis dans les montagnes à l'intention des voyageurs égarés, fatigués ou pour passer la nuit, considérés aujourd'hui comme des monuments historiques. Ceci montre à quel point l'hospitalité en Azerbaïdjan n'est pas seulement une préoccupation personnelle quant à l'accueil réservé aux autres chez soi, mais la culture de tout un pays, s'étendant au-delà des murs des maisons individuelles.

Lors de la venue de personnages de marque, la tradition voulait qu'on les accueille de façon tout à fait particulière. D'abord, les gens du village se réunissaient et se divisaient en deux groupes: le premier était composé des doyens, alors que l'autre, d'officiels, de chanteurs et de musiciens.

Le deuxième suivait alors le premier, pour aller saluer les invités, accompagnés de chant, tout en offrant du pain et du sel, ainsi que des sorbets. La coutume voulait également qu'on se déguise avec des costumes traditionnels. Lorsque les invités étaient sur le point de pénétrer dans une maison, on déroulait des tapis de Gouba, de Garabagh et de Chirvan sous leurs pieds, ainsi que les plus beaux tissus.

D'autres rituels consistaient, en guise de bienvenue, à égorger un mouton aux pieds des invités, lesquels devaient l'enjamber. La viande était avant tout distribuée aux nécessiteux. Un texte du XIX siècle, relate la rencontre du gouverneur de Chamakhi avec les habitants de Choucha : **«Lors de notre arrivée, ils ont égorgé un taureau et son sang coulait aux pieds de nos chevaux. La viande était ensuite acheminée à la mosquée pour être distribuée aux pauvres.»** (Lettre de Chamakhi, K., 1857, n° 56). De même, d'après

ce que racontait un voyageur turc, au XVII^e siècle, E. Tchélébi, il y avait à Bakou, une organisation domestique pour accueillir les invités. Lorsque ceux-ci entraient dans une maison, selon la tradition, une jeune fille au

des fruits ou du raisin, les habitants d'un village invitent des proches et des voisins, afin de leur montrer la récolte. La coutume voulait qu'on accueille et fasse goûter les produits locaux aux visiteurs. À cette

«LES MAHOMÉTANS (MUSULMANS) RÉPONDENT SANS FAILLE À TOUTES LES EXIGENCES D'UNE HOSPITALITÉ FASTUEUSE ET HEUREUSE, AFFIRMANT QUE CELA EST NÉCESSAIRE.»

visage voilé leur enlevait les chaussures et leur lavait leurs pieds avec de l'eau tiède.

D'après des données ethnographiques, les invités en Azerbaïdjan se divisaient en plusieurs catégories: les fonctionnaires, c'est-à-dire des personnages importants ayant un poste dans le pays, et les étrangers, lesquels pouvaient aussi bien être des proches, des gens d'un même village, des citoyens que des femmes, allant chez les uns et les autres. Chaque habitant d'un village avait ainsi des amis habitant aux alentours, dans des villages voisins plus ou moins loin. Et selon la tradition, une fois par an, dans les champs, à la fin d'une période de labeur, ils se rendaient visite mutuellement.

Au XIX^e siècle, par exemple, d'après les propos de Monsieur Nadjaf du village de Dere Tchitchi, dans la région de Gouba, avait un grand père dont l'ami, prénommé qonaq, demeurait dans le village montagnard de Tchouma, et chez qui il se rendait en automne ou au printemps après la cueillette des pommes et des poires. Alors que sa famille rentrait du potager, le maître de maison prenait avec lui des fruits frais et secs, en guise d'offrandes, et allait passer trois ou quatre jours chez son ami, dont il repartait à son tour, chargé de laine, de beurre, de viande et de fromage.

C'est qu'il existe des règles d'hospitalité particulières en Azerbaïdjan, selon les régions. Ainsi, cette coutume parmi les horticulteurs appelée «liquidation du potager», voulait qu'après la cueillette

occasion, ils partageaient leur expérience professionnelle, se donnaient des conseils, s'échangeaient des idées nouvelles. Contrairement à d'autres régions où on ne parlait pas aux invités des secrets de production, ou des nouvelles variétés de fruits et de légumes, à Ordoubad, chaque producteur faisait découvrir et offrait aux invités de nouvelles sortes de pastèques et de melons. Puis, la table était mise en plein air, des mets disposés, pour manger tous ensemble. Avant le repas, un jeune homme s'approchait des invités avec un récipient d'eau, pour qu'ils puissent se laver les mains, et s'essuyer à l'aide d'une serviette. Puis, on offrait les meilleurs plats, toutes sortes de viandes grillées en brochette et de pilafs, accompagnés de divers condi-

«LORS DE NOTRE ARRIVÉE, ILS ONT ÉGORGÉ UN TAUREAU ET SON SANG COULAIT AUX PIEDS DE NOS CHEVAUX. LA VIANDE ÉTAIT ENSUITE ACHÉMINÉE À LA MOSQUÉE POUR ÊTRE DISTRIBUÉE AUX PAUVRES.»

ments, d'herbes aromatiques, mais sans boissons alcoolisées. Il faut savoir également que lorsqu'on servait les plats, il y avait un rituel constant consistant à servir chaque plat l'un après l'autre. C'est que servir tous les plats en même temps était considéré comme indécent.

D'abord, ceci permettait une pause entre chaque service, favorisant ainsi les échanges et les discussions, ce qui avait une grande importance. Mais une telle profusion pouvait également créer un malaise pour les invités, se de-

mandant comment il fallait consommer une telle variété d'aliments. Il était possible ensuite de prendre du café et du thé avec du citron et de la confiture, et de fumer la pipe. Enfin, les règles d'hospitalité voulaient qu'on ne laisse partir les invités sans cadeaux, de la même façon qu'eux-mêmes ne venaient pas sans. Là où les gens cultivaient plutôt des fruits et des légumes, on offrait des fruits secs, des pommes ou d'autres fruits. Là où on produisait plutôt de la laine, on offrait des bas, des gants, des ceintures et d'autres objets. Dans des régions telles que celles de Gouba-Khatchmaz à Ismailly, on offrait des poires séchées, des cerneaux de noix, du sirop de poire et de mûres, de la compote de pomme, du fromage, du beurre et d'autres produits laitiers.

L'hospitalité actuelle des Azerbaïdjanais prend ses racines en profondeur dans ces coutumes anciennes, faites de respect et d'offrandes. De nos jours, ce sont les proches et les voisins de l'hôte qui sont invités en premier. Si celui-ci est absent pour une quelconque raison, c'est son épouse ou l'aîné (e) de la famille qui accueille les invités. Ainsi, comme par le passé, le soir, les proches, les voisins ou les gens d'un même village discutent pendant trois ou quatre heures, sachant que

c'est avant tout les invités qui sont au centre des conversations, ceux-ci étant considérés comme source d'information du plus grand intérêt.

Pour la nuit, on réservait une pièce particulière aux invités, laquelle existait dans presque chaque maison. Dans certains endroits, on construisait même, à côté de l'entrée, une chambre à part, qui leur était destinée, appelé «balaxana». Se trouvant au premier étage, les invités pouvaient y monter, sans qu'ils aient à rencontrer les membres de la famille ou le maître de maison.



On y faisait attention à la propreté et au ménage afin de la tenir prête à la moindre éventualité d'une visite. On y trouvait également, accroché au mur, un tapis de prière permettant aux invités de pratiquer leur culte. Ceci montre à quel point l'hospitalité parmi les Azerbaïdjanais était largement répandue. Sur le plafond de cette pièce était peint des images, des tapis étaient posés au sol, et au mur il y avait des armes de collection et des étagères contenant de la vaisselle inutilisée en guise de décor. Même aujourd'hui, dans les régions les plus reculées d'Azerbaïdjan, ces chambres sont conservées dans un état de propreté impeccable, et occupées que par des invités. Au sujet du village de Khinaliq, V. Tatiachvili nous apprend que : «les pièces destinées aux invités sont les plus belles des maisons caucasiennes, non seulement parce qu'il y a des tapis et qu'elles sont propres, mais aussi parce que la famille n'y habite pas et

qu'on n'y entend pas les conversations d'autrui. (V. Tatiachvili, «Pays Ketch», le journal «Bakinskiy rabotchiy, 1927, 3 décembre).

L'une des manifestations les plus évidentes de l'hospitalité Azerbaïdjanaise, est l'écho qu'elle a dans la culture populaire, notamment dans les références livresques comme ces quelques extraits le montrent: **«La table des personnes accueillantes ne s'appauvrit pas», «L'invité apporte l'abondance», «Je me sacrifierai pour mon invité et dirai merci au chemin qu'il l'a amené», «Une maison sans invités est un puit sans eau», «L'invité arrive tout seul mais c'est le maître qui le raccompagne», «On ne dit pas à un invité: 'mangez'!» etc.** (Pout les détails voir *Les proverbes*, Bakou, 1981).

On trouve également une expression de cette importance donnée au respect envers les invités au travers de ces quelques lignes tirées d'une

légende que nous rapporte Bakhtiyar Vahabzadeh. Dans une famille azerbaïdjanaise, alors que le maître s'occupait des invités, l'unique enfant de la famille tomba dans un chaudron d'eau bouillante. A la vue de cette catastrophe, la mère prit le corps de son enfant mort pour le cacher, et cela sans rien dire jusqu'à ce que les invités partent. Ce fut seulement après avoir raccompagné les convives qu'elle s'effondra en larmes et raconta tout à son mari (Bakhtiyar VAHABZADEH, «Bayati», revue «Sciences et vie», 1973, n°1). Ainsi, la famille n'a pas failli aux règles, édictées par la culture comme un devoir sacré, celui de ne jamais entamer l'humeur d'un invité. Tout ceci montre bien le caractère primordial qu'accorde le peuple Azerbaïdjanais à l'hospitalité depuis toujours, et aujourd'hui encore, d'autant plus avec l'amélioration des conditions de vie actuelle qu'ont permis la modernité. ■